Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

16 | 2012

Varia

Angelo COLOMBO, Sylvie PITTIA, Maria Teresa SCHETTINO (dir.), *Mémoires d'Italie. Identités, Représentations, Enjeux (Antiquité et Classicisme)*

Delphine Loupsans

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4007>

DOI : 10.4000/anabases.4007

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2012

Pagination : 303-305

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Delphine Loupsans, « Angelo COLOMBO, Sylvie PITTIA, Maria Teresa SCHETTINO (dir.), *Mémoires d'Italie. Identités, Représentations, Enjeux (Antiquité et Classicisme)* », *Anabases* [En ligne], 16 | 2012, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4007> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.4007>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Anabases

Angelo COLOMBO, Sylvie PITTIA, Maria Teresa SCHETTINO (dir.), *Mémoires d'Italie. Identités, Représentations, Enjeux (Antiquité et Classicisme)*

Delphine Loupsans

RÉFÉRENCE

Angelo COLOMBO, Sylvie PITTIA, Maria Teresa SCHETTINO (dir.),
Mémoires d'Italie. Identités, Représentations, Enjeux (Antiquité et Classicisme), À l'occasion du
150^e anniversaire de l'Unité italienne (1861-2011), Côme, New Press Edizioni, 2010, 345
p.
40 euros (pb).

- 1 À la veille du 150^e anniversaire de l'unité italienne et deux décennies après la chute de la première République, les dix-huit contributions réunies dans cet ouvrage se proposent au moyen d'une introspection de l'histoire antique et moderne de revenir sur la question de l'« identité nationale italienne », encore aujourd'hui au cœur du débat politique italien. Le lecteur pourra ainsi, outre le fait d'approfondir ses connaissances sur la construction de cette unité, faire une lecture très actuelle de l'ouvrage, à l'heure où il est de bonne augure de se demander si le concept unitaire de « nation italienne » fait sens – voire s'il l'a jamais fait – dans une Italie moderne où la péninsule est augmentée de deux îles, la Sardaigne et la Sicile, à fortes identités régionales, où le Nord et le Sud du pays restent distants en raison d'une ligne de partage qui tend à opposer deux identités plus ou moins autonomes et où l'Italie dans son ensemble paraît ethno-culturellement plus fragmentée que ne veut l'admettre le discours politique officiel.

- 2 Afin de mettre en lumière les représentations variées de l'Italie tout au long de l'Antiquité et leurs retombées sur la culture italienne pré- et post-unitaire, chacune des contributions ouvre un volet sur l'imaginaire culturel alimenté, du III^e siècle avant J.-C. au XIX^e siècle. Alors que les auteurs qui reviennent sur la période marquée par les visées grecques sur la péninsule, sur celle de l'expansion romaine ou encore sur l'époque plus spécifique de la Guerre Sociale montrent que l'Italie antique est née des Italies, ceux qui s'arrêtent sur l'époque du *Risorgimento* et de la Renaissance montrent, au contraire, que l'Italie moderne unifiée a finalement fait naître des Italies. Confronté à ce paradoxe, le lecteur pourra mesurer à quel point la mémoire ou plutôt les mémoires d'Italie ont infléchi la perception de la péninsule au cours des siècles et comment elles ont été alimentées notamment par des dénicheurs d'antiquité nationale qui ont parfois exagérément joué le rôle de constructeurs et diffuseurs de patrimoines italiens, sans que pour autant il n'oublie, comme le rappellent à juste titre plusieurs articles, l'influence qu'a pu exercer l'étranger proche (la France notamment) à un moment où tous les pays européens connaissent un processus identique de définition de la nation qui les amène à se surveiller mutuellement et/ou à s'entraider. Mais on y voit aussi comment ces représentations se sont chevauchées voire contredites au fil du temps. La réalité historique antique ne sert donc aux contributeurs que de point de référence pour appréhender les élaborations, les transformations et les manipulations culturelles, dans l'Antiquité comme à l'époque moderne, qui donnent alors toute sa force à l'expression d'Ernest Renan selon laquelle « l'essence d'une nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun et aussi que tous aient oublié bien des choses ». Les auteurs nous rappellent ainsi que quelles que soient les époques, l'identité nationale italienne n'est jamais allée de soi mais qu'elle résulte au contraire d'un processus dynamique de construction sociale qui a évolué au gré d'événements qui ont plus ou moins contribué à la simplification du socle identitaire italien, voire à son imagination. Or, cela suppose que comme toute chose construite, elle peut être déconstruite ou reconstruite autrement.
- 3 C'est ce dont témoignent certains événements récents, puisque souvenons-nous qu'après la chute de la première République, l'identité nationale italienne est en proie à une crise qui a nécessairement impulsé la réouverture du débat sur l'histoire et la mémoire italienne. C'est à ce moment-là que le mouvement populiste de la Ligue du Nord implanté dans les régions septentrionales a par exemple sérieusement envisagé de mettre fin à l'unité italienne en proposant le mythe identitaire de la « Padanie ». Les constructeurs d'identité se sont alors interrogés tant sur les conditions de formation de la République que sur celle de l'État unitaire à travers une relecture du passé qui a profondément et parfois radicalement modifié les interprétations antérieurement dominantes. D'une façon générale, les années post-guerre froide ont vu en Italie une recrudescence des travaux consacrés à la problématique de la mémoire italienne. De ce fait, l'unité italienne, cette création récente dont on dit qu'elle s'est achevée à l'issue de la Première Guerre mondiale, s'est révélée être un processus toujours en construction parce que « faire des Italiens », pour reprendre les termes de Massimo d'Azeglio, s'est avéré plus compliqué que prévu et en partie inachevé. D'ailleurs, s'il est un seul reproche à adresser à cet ouvrage, ce sera de n'avoir pas suffisamment insisté sur la faible mobilisation de certains secteurs de la population durant l'époque du *Risorgimento*. Cet élément permet pourtant de comprendre comment l'idée d'une « communauté imaginée » s'est fortement ancrée dans l'esprit de nombreux Italiens, comme le souligne Vincenzo Gioberti qui, en 1843, dans son célèbre ouvrage *Del primato*

morale e civile degli italiani, affirme que « le peuple italien n'existe pas ». Ce n'est qu'après 1876, soit après l'arrivée de la Gauche au pouvoir et sous la pression de Crispi, qu'émerge la nécessité de créer une implication forte non seulement de la part d'individus isolés mais aussi des masses. Or, comme l'a montré Anne-Marie Thiesse, nous savons combien les groupes humains tendent assez spontanément à se reconstituer sur une base identitaire lorsqu'une menace, une crise pèse sur une communauté jusque-là assez peu structurée. L'Italie, comme le prouve son histoire, en constitue un exemple patent. Mais elle n'est pas pour autant un cas isolé. Nous pouvons aisément faire un parallèle avec l'Europe à qui il manque cette identité propre dans laquelle les citoyens européens pourraient se reconnaître et dont les effets de ce défaut de structuration se font de plus en plus sentir à l'heure où la crise économique et financière actuelle conduit à un repli identitaire visible sur l'ensemble du continent et qui, au-delà, trouve à s'exprimer à des échelles autres que celle de l'État-nation et selon des degrés divers en fonction des pays et de leurs histoires.

AUTEURS

DELPHINE LOUPSANS

Université Via Domitia de Perpignan
loupsansdelphine_287@hotmail.com